André Marois
LA SAINTE PAIX
Montréal, Héliotrope, [2023] 2026, 207 p.

———

TOUCHE PAS À MON CADAVRE
Montréal, Héliotrope, 2026, 216 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

LE MONDE D'ANDRÉ MAROIS

La lecture de deux livres d'André Marois, auteur d'origine française établi au Québec, nous projette au cœur de deux catégories littéraires : le roman policier et le roman noir, chacun très apprécié par les lecteurs. Avant tout, précisons les traits caractéristiques des deux genres. Dans le premier, le « *whodunnit* » classique, l'auteur construit son intrigue comme une énigme. Un crime, souvent un meurtre, est commis ; la question centrale est de découvrir qui, dans l'entourage de la victime, a saisi l'occasion de tuer en toute impunité. Les maîtres de cette formule sont Agatha Christie, Phyllis Dorothy James, Ruth Rendell, Ellery Queen ou John Dickson Carr. À l'inverse, dans les romans noirs, l'action se déroule sous les yeux des lecteurs : on assiste en direct au meurtre. Cette approche narrative a été popularisée par des auteurs comme Minette Walters, Patricia Highsmith ou Sébastien Japrisot. C'est dans ce deuxième genre qu'excelle Marois.

La sainte paix et *Touche pas à mon cadavre* suivent deux polars ruraux, *Bienvenue à Meurtreville* (2016) et *Irrécupérables* (2021). Dans les quatre livres, le lecteur se retrouve dans le décor de prédilection de l'auteur : les forêts denses entourant Mandeville, un village traversé par la rivière Mastigouche. Là, se voisinent garagistes, braconniers et criminels amateurs d'un côté ; de l'autre, une

septuagénaire, Jacqueline Latourette, criminelle d'une intelligence redoutable, ainsi que l'ambitieux sergent-détective Steve Mazenc, chargé de coincer les malfrats de la région.

Depuis des décennies, les veuves Jacqueline Latourette et Madeleine Lestang se font face, chacune sur une rive de la Mastigouche. Madeleine ne se doute pas que sa voisine appréhende le jour où sa propriété, plutôt mal entretenue, sera mise en vente (Jacqueline sait que le fils de Madeleine, lourdement handicapé, sera incapable de gérer ce vaste domaine). Pour protéger sa tranquillité, Jacqueline décide de prendre les devants : accélérer le trépas de sa voisine dans le but de décourager d'éventuels acheteurs, car une mort violente demeure un mauvais augure pour toute propriété à vendre. Les racines de leur mésentente mutuelle remontent au passé lointain, où leurs maris avaient conclu un pacte d'amitié indéfectible, ce qui a toujours irrité et nourri la jalousie de Jacqueline.

Mais comment faire mourir cette voisine qui, lors d'une rare confidence, lui révèle ses faiblesses physiques et sa consommation régulière d'une herbe médicinale pour soulager ses douleurs ? Intriguée, Jacqueline adopte la substance et prépare son plan : aider Madeleine à se suicider par pendaison, au creux de l'hiver, quand la neige couvre toutes les traces. Prévoyante, elle efface le moindre indice la mettant en cause sur son ordinateur et s'exerce en simulant des interrogatoires face à un enquêteur imaginaire. En même temps, elle inclut dans son projet Albin Dubreuil, homme à tout faire et dévoué aux deux veuves. Il leur apporte régulièrement les meilleurs morceaux de chevreuils imprudents ayant croisé sa route. De plus, il dispose d'un treuil électrique servant à déplacer de lourdes charges de bois.

Au mois de janvier suivant, lors d'une violente tempête de neige, Jacqueline passe à l'acte. Fortifiée par l'herbe et munie du treuil, elle réussit à exécuter son plan, malgré l'attaque furieuse d'un rapace nocturne, un grand-duc, qui prend son bonnet

pour un lapin. Le lendemain, le corps de Madeleine est découvert par Albin, qui alerte aussitôt le sergent-détective Steve Mazenc.

L'enquête conduit celui-ci chez Jacqueline. C'est lors de cette rencontre que se révèlent le caractère et l'intelligence d'une femme d'exception : parfaitement préparée par ses simulations, elle a réponse à tout, le policier repart les mains vides et ce, malgré l'aide de Milène Schwarzkopf, une agente de la faune, qui soupçonne également Jacqueline. Ils ne trouvent aucun indice impliquant la vieille dame.

C'est à ce moment qu'Albin commet l'erreur de vouloir faire chanter Jacqueline. Madeleine n'avait jamais mentionné à Jacqueline l'existence d'une caméra de surveillance, installée dans une épinette toute proche ; la puce mémoire n'y est plus, mais elle se trouve dans le logement d'Albin à Montréal ou chez sa petite amie. Face à cette menace, Jacqueline nous montre de quel bois elle se chauffe : elle élimine brutalement le maître-chanteur en le frappant d'un morceau de viande congelée, lui dérobe ses clés, son carnet et son portefeuille, et file à la métropole. Le destin joue en sa faveur : pendant son absence, le braconnier se noie dans les eaux glaciales de la Mastigouche pendant qu'à Montréal, son amie meurt d'une crise cardiaque après que Jacqueline a récupéré la carte mémoire. Tueuse en série, Jacqueline ? Oui, par la force des circonstances. Elle n'oublie pas de jeter la carte avec l'enregistrement dans un égout. De retour à Mandeville, elle soutient un nouvel interrogatoire avec Steve, puis un autre encore, avec lui et Milène. À la question piège de cette dernière, quelle a été sa réaction à l'annonce de la vente du domaine en face, Jacqueline répond froidement : « Je respecte trop Madeleine pour spéculer sur son geste. »

Le printemps s'annonce. Le domaine d'en face est tranquille. Jacqueline songe à semer la rumeur qu'Albin s'est suicidé. Au sommet de son triomphe, un gros VUS arrive sur l'autre rive. En descendent un couple, un caniche et des enfants. Les yeux

de Jacqueline s'illuminent en même temps que ses lèvres dessinent un sourire diabolique.

Maintenant que les éléments de la scène sont posés, comment va-t-elle réagir à l'invasion ? Quelles nouvelles astuces déploiera-t-elle pour se débarrasser de cette smala ? C'est ce que nous découvrons dans *Touche pas à mon cadavre,* un roman bien plus complexe que *La sainte paix*, qui lui avait valu le prix du meilleur roman policier de langue française au Canada en 2024.

Deux personnages principaux dominent ce récit : Jacqueline Latourette et Roger Dubord, un entrepreneur indépendant, amateur de bière, penchant qui lui a déjà causé du tort au point où il doit conduire avec un antidémarreur éthylométrique. Après une soirée sobre passée avec des amis, par un temps de fin du monde où la Mastigouche déborde, il aperçoit tout juste une sorte de fantôme chevauchant une bicyclette qu'il tente en vain d'éviter. Déjà, il craint d'être accusé d'homicide. La route inondée, il peine à rentrer chez lui, mais réussit à placer le cadavre dans un coffre étanche en plastique jaune. Le lendemain, il veut disposer du corps mais... la rivière a nettoyé son entrepôt à ciel ouvert et le caisson a disparu.

De son côté, le sergent-détective Steve Mazenc reçoit un appel de Cassandra Lee, préoccupée que son mari Dimitri ne soit toujours pas revenu. Elle suppose qu'il a eu un accident pendant la tempête. Steve rencontre cette femme désorientée, dans une maison en pleine transformation, où même la cuisine n'est pas encore prête. À ce moment, une autre femme rapporte qu'un contenant jaune s'est échoué devant chez elle. Roger l'appelle, mais « le propriétaire l'a déjà réclamé ». Nouvelle crise nerveuse de Roger, interrompue par la visite de Jacqueline qui lui demande son avis sur la construction d'un poulailler [*sic*]. Il accepte de s'en occuper mais un autre corps vient d'être repêché. Sur ces entrefaites, un inconnu communique avec Roger, se présente comme étant « Fabrice le Fab » : c'est lui qui a récupéré le coffre jaune et son contenu ; en échange, il demande 25 000 dollars.

Le travail de Steve Mazenc progresse : il identifie un dénommé Jack Lederman, la plus récente victime de la Mastigouche. Lederman a publié une photo montrant une camionnette rouge et un homme difficilement identifiable qu'il accuse d'avoir volé les éléments de sa cuisine IKEA, au complet. Par hasard, Steve retrouve chez le Fab (alias Bronze) une Honda blanche, qui est celle de Lederman, assassiné par Fabrice – le cadavre repêché de la rivière. Quand Roger veut rentrer chez lui, un pick-up rouge lui barre le chemin, Roger frappe à la porte de la maison délabrée, Fab sort. Son vis-à-vis lui signifie qu'il ne paie pas de rançon à un maître-chanteur ; les deux s'affrontent dans une très violente bagarre ; Fab meurt d'un terrible coup de Roger. Cette fois, il sait qu'il a commis un meurtre. Prochaine étape : la prison.

Pas si vite : Jacqueline est là. Elle aime bien Roger, « tout un morceau d'homme ». C'est elle qui va le sortir de ce pétrin : dissimulée derrière des déchets, elle l'a vu conduire la voiture et Fab au prochain ravin, a entendu l'explosion du pick-up en bas. *Exit* le Fab. Elle propose à Roger d'enterrer le coffre jaune et son contenu dans le solage bétonné du poulailler, puis lui demande de traverser la rivière de nuit et d'incendier la maison d'en face. Il accepte...

Quant à Mazenc, il a établi le lien entre Dimitri Lee et Bronze. De plus, le mystère sur Dimitri s'éclaircit : il « aimait faire son escroc », dit sa femme Cassandra au détective. C'est son mari qui a poussé le Fab à voler la cuisine IKEA pour l'installer chez lui, il est allé voir Lederman mais n'est pas revenu. Dans sa colère, il l'a tué et a demandé à Fab de se débarrasser du corps. L'intrigue resserre rapidement les liens entre Jacqueline, la maîtresse du jeu, et Roger, son exécutant, pendant que les morts s'accumulent et que l'enquête piétine : s'agit-il de crimes parfaits ou de curieux hasards ? Quand les nouveaux propriétaires d'en face réclament leur dédommagement, les conclusions de la police et des assurances ne concordent pas, l'affaire s'embourbe. Il est à parier que la maison s'écroulera un jour, assurant la « sainte paix » à Jacqueline.

Ce roman noir, aux scènes rapides, efficaces, parfois difficiles à suivre, doté de nombreux personnages et de situations loufoques, est moins réussi que le précédent. Les deux meurtriers agissent comme autant de marionnettes. Cependant, leur évolution ressemble curieusement à une nouvelle aux suites multiples que l'on retrouve au début des *Mille et Une Nuits*, un recueil de contes rédigé sur une très longue période, du IIIe au XIVe siècle, avec des contributions indo-persanes, arabes et égyptiennes. Les tribulations tragicomiques subies par le cadavre de Dimitri, passant d'un personnage à l'autre, sont le miroir d'un petit bossu, très drôle, que l'on trouve dans le tome II des *Mille et Une Nuits,* dans la superbe traduction de Joseph-Charles Mardrus, en seize volumes, publiée chez Charpentier et Fasquelle entre 1899 et 1904. Pour les lecteurs curieux, le petit bossu meurt étouffé par une arête de poisson à la fin de la 24e nuit. Pris de peur, l'hôte s'en débarrasse et le pauvre corps passe d'une maison à l'autre... À la toute fin, plusieurs nuits plus tard, nous apprenons une heureuse fin pour le bossu. Ce qui nous ramène au *Faust II* de Goethe, publié en 1831 : « Il n'y a rien de nouveau au monde, des idées stupides ou intelligentes, le passé les a déjà connues. » Ce qui n'enlève rien aux mérites d'André Marois, qui maîtrise parfaitement l'art de tenir le lecteur en haleine, surtout en alignant des scènes très courtes entre deux, au maximum trois personnages. Elles composent le résultat final : le triomphe de l'intelligence d'une femme capable de déclasser les protagonistes masculins, même s'ils reçoivent l'aide d'une femme, comme Steve et l'agente de la faune qui déclarent forfait devant Jacqueline.